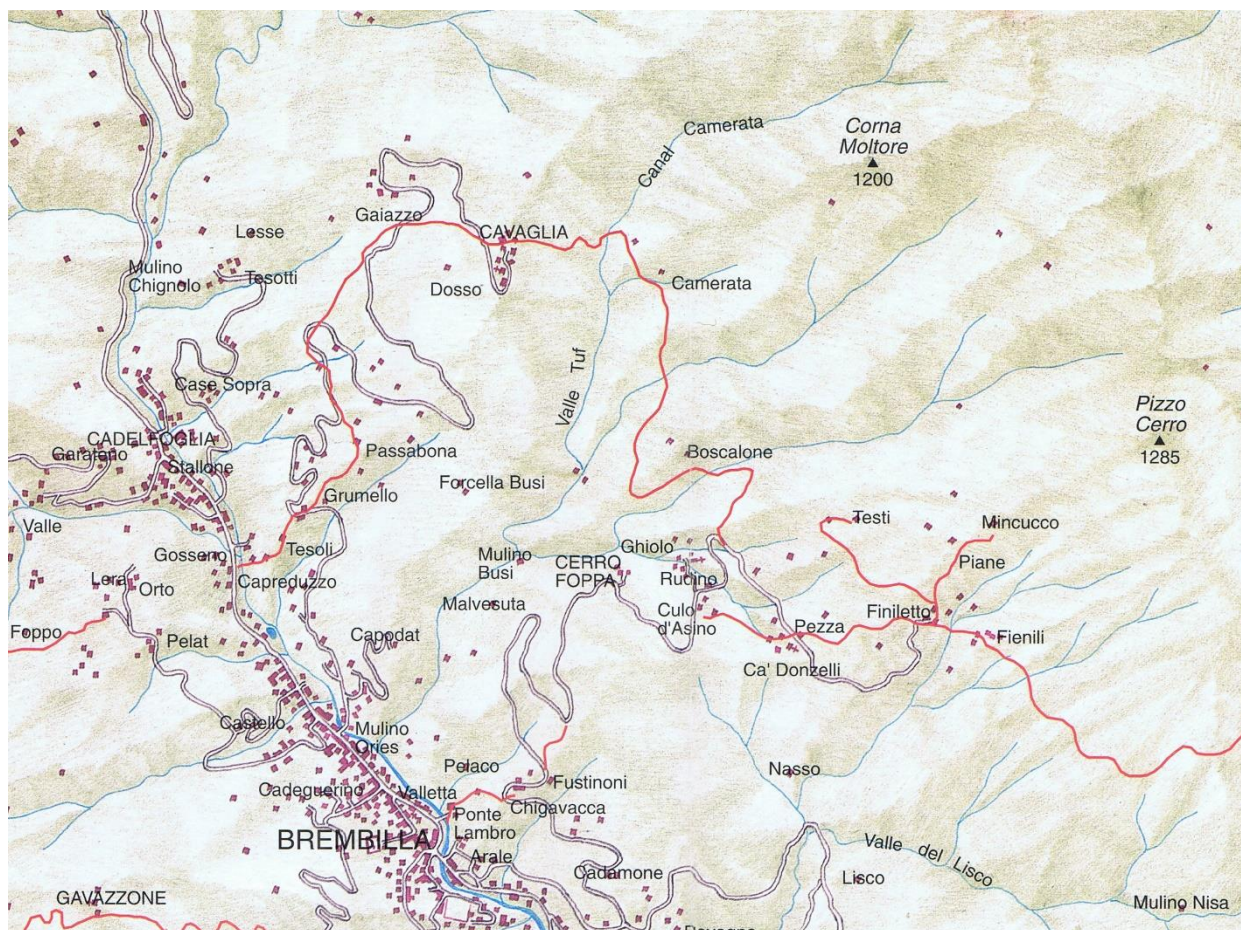


Cecco

De ses vrais nom et prénom, Francesco Valceschini, notre homme est né en 1940, dans une maison isolée du val Camerata, d'où le surnom de Camarade de tous les membres de famille qui l'habitèrent jusqu'à la fin des années quarante pour désormais l'abandonner.

Si vous passez là-bas aujourd'hui, dans ce vallon que l'on trouve entre Cavaglia et les montagnes du Coren et de Castel Regina, empruntant le petit chemin qui conduit, désormais raviné, tandis qu'autrefois il devait être parfaitement en ordre, au niveau de la maison, vous ne trouverez plus que ruine et broussaille, voire même une véritable jungle que l'on ne traverse pas, lianes, ronces tentaculaires et grands arbres qui auront réussi à émerger de ce fouillis. Le petit chemin a quant lui réussi à garder un passage dans le bas de cet abandon douloureux pour poursuivre en aval et gagner plus loin, à flanc de coteau le petit hameau de Boscalone. Tout à découvrir sur la carte ci-dessous.



Carte de la région de Brembilla. Camera est au centre, en haut. Cavaglia et Gaiazzo sont plus à gauche sur le même niveau. Catremerio serait tout à droite, en prolongation du chemin tracé en rouge. Les moulins étaient placés sur de petites rivières qui n'existent plus, l'eau toute canalisée pour le réseau de Brembilla.

Cecco, avec toute sa famille, aurait quitté Camerata ou Camerada suivant les cartes et documents divers, pour gagner Gaiazzo en 1948. Ce qui signifie que Cecco a vécu la moitié de son enfance au moins dans la vieille maison familiale. Celle-ci, en ce temps-là, n'était pas si abandonnée que l'on pourrait le croire aujourd'hui. Alors n'existait aucune forêt à proximité, que des champs, certes en pente, mais parfaitement cultivables. Sous forme de zone à la forte déclivité, ou de terrasses dont d'aucunes se remarquent encore, et non seulement à proximité même de la maison, mais assez loin en aval. On n'hésitait pas à faire de grandes distances pour récolter du foin, ou même sans doute des céréales. On avait l'habitude de ces pas multiples sur ces petits chemins, avec presque toujours une charge sur le dos. Fort heureusement la modeste sente existe encore, un peu comme un vestige de la colonisation de ce vallon désormais délaissé. Et n'oublions surtout pas que la maison était à proximité d'une petite rivière, donc jamais en manque d'eau.

Le grand-père maternel de Cecco habitait à Catremerio. L'enfant, seul, muni de ses deux petites jambes véloces, s'y rendait souvent. Il entretenait des relations toute particulières avec cet aïeul qui, selon ses dires, lui apprit beaucoup, plus que son grand-père paternel dont il parle assez peu. Il vécut là-bas de belles heures et peut-être y resta-t-il parfois plusieurs jours, accompagnant son grand-père dans des activités champêtres comme il se doit.

Retour à la maison des Camerata. De là, pour se rendre à l'école, par une rude pente, un quart d'heure avec de bonnes jambes. On l'imagine donc commencer sa scolarité de cette manière. Rentrât-il pour diner, y avait-il une école l'après-midi, ce sont là des questions sans réponse.

La famille pratique l'agriculture. Une écurie, un fenil, et ces champs tout en côte, heureusement situés au levant. Ce n'est pas alors le triste endroit que l'on connaît aujourd'hui. Et la maison vit, pleine d'hommes, de femmes et d'enfants pour occuper les différentes pièces, et du bétail à l'écurie. Il y a là toute une activité, et l'on n'imagine surtout pas qu'elle puisse disparaître un jour. On est encore dans ce temps vrai dont on parle à tout propos. Les tuiles sont solides sur le toit, les chenaux ne dégouttent pas, les chambres sont habitables, on fait de la polenta dans la cuisine. Bref on vit comme tout un chacun des environs.

Cecco nous a fait savoir que cette maison, cela correspond-t-il vraiment à une réalité, était une sorte de poste, militaire, douane, simple arrêt tandis que la montagne était parcourue dans tous les sens, autant par les hommes en fonction que par les chasseurs. Pendant la guerre par les partisans.

Rapportons à cet égard que le petit Cecco chargé d'aller chercher de la nourriture dans le fond de la Vallée, à Brembilla, il passait alors par quelque chemin disparu qui lui permettait de raccourcir singulièrement la distance, fut arrêté par l'un de ces maquisards qui lui ordonna de lui remettre sur le champ ce qu'il avait remonté du village.

- Donne-moi ce que tu as, toi, et fiche le camp !

Il n'avait pas fallu le lui dire deux fois, au petit Cecco. Il était même remonté plus vite qu'il n'était descendu pour aller raconter à la maison ce qui lui était arrivé. Il y avait ainsi de ces hommes en marge qui s'alimentaient sur la population. Ils rôdaient dans les montagnes dont ils connaissaient les moindres recoins. Ils pouvaient être tout en même temps des héros et de vulgaires canailles. Les familles s'en méfiaient et même les craignaient. D'ailleurs en ces temps sinistres, on ne savait plus trop à qui causer de peur de se faire dénoncer au régime fasciste. L'ambiance était lourde. Et les enfants qui l'on vécue et qui s'en souviennent encore, n'en parlent qu'en termes d'angoisse et de peur rétroactives.



Gaiazza sous la grêle le lundi de Pâques 1^{er} avril 2024.

Mais voilà que la famille monte à Gaiazza où elle loue et loge dans une maison délaissée à défaut de pouvoir la racheter dans l'immédiat. L'écurie est indépendante, à moins de 100 m. D'aucuns de la famille sont déjà partis. Cecco à son tour se mariera et même quittera la région pour aller gagner sa vie en Suisse, à la Vallée, à Bex, ailleurs encore. Il s'y trouve bien, mais deux enfants étant nés, il s'agit de retourner au pays pour les scolariser. Un troisième devait voir le jour à Gaiazza.

Que fait-on à la Vallée ? On est bûcheron. On se joint aux équipes dès l'arrivée. On erre à travers le Risoud, on abat de ces grosses plantes. On s'imprègne de

l'ambiance si particulière de cette immense forêt. Celle-ci devient le véritable biotope de tous ces exilés que pour la plupart l'on avait appelés. Le pays manque de bras, il y a un réservoir d'hommes énorme pas loin de l'autre côté de la frontière du sud.

Mais Cecco se retrouve aussi en morte saison employé par le Signor Fantoli, Jacques de son prénom, avec une famille installée aux Charbonnières depuis plusieurs générations, dont les derniers représentants sont entrepreneur, architecte, ingénieur. Piaso et Fantoli, cette enseignante ne vous dit-elle pas quelque chose ? Et Cecco garde des souvenirs assez mitigés de cet employeur qui cherchait plutôt à prolonger les journées de travail qu'à les raccourcir. Par ainsi décharger un wagon de sacs ciment en fin d'après-midi, histoire d'empiéter sur une soirée que l'on aurait déjà méritée deux fois mais qui pour lui ne pourrait qu'être trop longue.

-Pas Joseph ?

Joseph. On lui dit Zouzef. A ces propos il branle la tête en esquissant une grimace qui pourrait signifier que son employeur n'est qu'un marchand d'esclaves. Mais lui, Zouzef, il ne se révolte jamais.

Une anecdote au sujet de Fantoli et Cecco, deux hommes si dissemblables, et dans les rapports desquels l'on voit que malgré qu'ils soient tous les deux italiens, leur statut n'est pas du tout pareil. Que l'on soit d'un même pays n'offre d'ailleurs aucun avantage, bien au contraire.

-Qui es-tu toi, qu'il demande à Cecco, Missiou Fantoli.

Et celui-ci de répondre qu'il est de Bergame – on dit toujours que l'on est de Bergame même si l'on habite à plus de cinquante km de la capitale, dans la montagne. Et Fantoli de répondre à son tour :

-Tiens, je croyais que toi, tu étais du sud.

Tutoyer les employés était bien entendu de rigueur, ceux-là mêmes qui ont les mains toutes sèches, crevassées et toutes râpeuses de ciment. Mais entre nous, confondre un Bergamasque, un vrai de vrai, avec un Terrou, il faut le faire !

Ca n'empêche pas que pour Cecco il faut continuer à bosser, durement, et le plus vite possible retourner à la forêt où les garde-chiourmes sont moins nombreux, encore que les ingénieurs forestiers et les gardes ne laissent rien passer à ces hommes du sud auxquels on leur reprocherait presque qu'ils viennent nous voler le pain de la bouche. Ceci étant prouvé par une remarque qu'un municipal du Lieu parlant de ces ressortissants du sud, argumentait que ceux-ci s'en venaient carrément nous piquer notre argent pour l'envoyer chez eux, à l'étranger. Oui, tous ces beaux billets quittaient la Suisse. On voulait revitaliser plutôt la forêt avec des natifs, mais le problème était que ceux-ci, désormais, préféraient être dans les usines, à l'abri des intempéries, et surtout avec des samedi-dimanche complets.

Cecco se plait donc en Suisse où il resterait volontiers. Mais voilà, son épouse, n'est pas convaincue. Il faut rentrer. Il faut offrir un autre destin à ses enfants que d'être des déracinés. Ce en quoi elle a tort, mais tant pis. En conséquence l'on part avec armes et bagages, en ceux-ci une luge Davos, souvenir de quelques belles

parties que l'on put faire avec les enfants sur une pente des environs du Sentier, pour être précis.

Le retour en Italie est rude pour Cecco. Imaginez, il va reprendre un petit domaine, et en plus il travaillera sur les chantiers, sur les routes en particulier, ce nouvel état devant lui permettre bientôt de connaître non seulement son vallon de Brembilla, mais aussi l'essentiel du Val Brembana. Les routes remontent haut du côté de la montagne, d'un côté jusqu'à Valtorta, de l'autre jusqu'à Foppolo. Il a tout connu de ces coins.



Cecco à la traite dans la vieille écurie voûtée.

Mais voilà, avant le boulot, il faut gouverner et traire ses vaches. Pour cela se lever à quatre heures du matin. A 6 h, on descend à Brembilla. A pied jusqu'au niveau de la route alors que celle-ci n'atteint pas encore les hauts, en moto jusqu'au village. Ensuite on monte dans la camionnette de l'entreprise et l'on se rend à des km de là pour goudronner les routes. Après le retour de fin de journée, on imagine que l'on puisse être éreinté, on reprend la moto jusqu'où la route se termine puis l'on monte à pied les deux derniers km qui restent pour retrouver son bétail en enfin pour souper sur le tard. Quelle vie. Quelle vie de chien ! Et pourtant il va l'assumer telle pendant des années. Jusqu'au jour où il trouve préférable de se trouver un job dans l'une ou l'autre des nombreuses usines de Brembilla, et celles-ci ne manquent pas et travaillent à plein régime, sans savoir néanmoins si les salaires sont en conséquence. Mais enfin, quoiqu'il en soit désormais, il vit mieux. Et dès lors aussi la route arrive jusqu'au-dessus du hameau.

Les enfants grandissent. Deux garçons et une fille. L'ainé se marie et quitte la maison pour aller habiter Peghera, village que l'on n'aperçoit pas d'ici, situé plus haut dans la montagne quand l'on se rend dans le val Taleggio, à une bonne dizaine de km avec tous les contours. Entre parenthèse à l'église de Peghera vous trouverez l'un des plus beaux triptyques de tout le nord de l'Italie, peint par le célèbre artiste Palma il Vecchio. Une telle œuvre pour un si petit village surprend et émerveille. Les deux autres enfants restent à la maison, célibataires, travaillent en usine quelques années, puis, pour des raisons diverses, perdent leur emploi et s'installent à demeure dans la maison familiale. Ils sont au chômage depuis dix ans.



Portrait de Cecco.

C'est là que Cecco, après sa retraite, poursuit son activité de petit paysan de montagne. Désormais il peut se lever à cinq heures à la place de quatre ! Les pentes restent rudes, les foins sont une tâche pénible. Raison pour laquelle notre homme s'achète une brouette à moteur avec chenilles, engin exceptionnel qui lui permet de soulager ses « genoux » qui commencent à lui donner de sérieuses inquiétudes. Il marche arqué. Tout le travail accompli a buriné son corps comme une gouge l'aurait fait d'une sculpture en bois. D'autres misères le poursuivent, les unes après les autres, sans jamais néanmoins le faire abandonner son domaine. Il aime ses vaches, qu'il me dit. Quand il est à l'écurie, à gouverner, à traire, il est heureux. Il a donc tenu bon la rampe jusqu'à ces deux ou trois années en arrière où il a renoncé. Il a alors vendu son bétail, dont une vache qui pouvait lui donner trente litres par jour. Elle aurait eu encore plus de lait, qu'il me raconte, s'il lui avait donné plus de farine.

Notons au passage que si Cecco souffre de tous les côtés à la fois, ces temps-ci il ne se sort plus qu'avec des lunettes noires à cause que la lumière du jour l'éblouit, il garde sa célèbre tignasse blanche à laquelle il ne lui manque pas un poil. Après deux ou trois mois qu'il ne s'est pas rendu chez le coiffeur, il exhibe cette sorte de nid tout blanc sur la tête. On le rencontre en cet état tandis que l'on ne peut s'empêcher de sourire, et lui de sourire à son tour en se promettant d'aller trouver son figaro dans la semaine en cours. C'est certain, Cecco ne perdra jamais un poil jusqu'à ce qu'il tourne la page. Il aura au moins eu ça de bon, la solidité incroyable de cette chevelure hors du commun.



L'écurie aujourd'hui.

Cecco a alors abandonné l'écurie, la nôtre, qu'en fait il nous louait pour une bouchée de pain, et que l'on a transformée dès lors en musée, pour retrouver la sienne, que l'on trouve dans un bâtiment en face de sa maison. Idem pour la grange qui, par conséquence, n'accueillait plus de foin.

Cette écurie, désormais vide de bétail, est restée telle qu'elle était, juste blanchie à la chaux. Bien que vide, sauf ces objets de la campagne que l'on y trouve désormais, je m'y rends tous les jours. Je m'assieds sur le bois des crèches, au fond. Et là, ayant devant moi ces quelques reliques de l'ancien temps, combien je les respecte, un jour agréable provenant d'une fenêtre à l'ancienne et par la porte à double battants que je laisse ouverte, je philosophe et je suis heureux. Il y a ce silence, il y a cette présence passée, de plusieurs siècles, du bétail que l'on élevait en ces lieux. Le souvenir touche en plus à l'odeur chaude de cette écurie voûtée. Odeur solide. Immortelle. Je regarde à ne pas m'en lasser la fenêtre protégée par une grille ainsi qu'il est d'usage en ce pays. Je vois au-delà un coin du magnifique paysage étalé devant les maisons. La lumière est belle qui se diffuse avec parcimonie dans la pièce. Personne ne viendra m'y déranger. Je me remémore ces anciens que je n'ai même pas connus. Je les suis dans leur activité. Je leur ai rendu hommage en gardant cette pièce telle qu'elle était. J'y suis bien.

Cecco fut le dernier agriculteur du hameau. Cette écurie est le témoin d'une époque qui court sur des siècles. Quant à notre homme, il s'accroche malgré qu'il sache qu'il n'en a plus pour des décennies. Il voit cela avec une philosophie que je n'ai malheureusement pas. Il trouve sans doute qu'il a trop travaillé, et que la vie lui fut plus un poids qu'une bénédiction. Certes, il a eu ses bons moments, qu'il dit en ce français-italien qu'il n'a jamais perdu, avec l'accent en conséquence. Comme par exemple d'avoir été en contact si longtemps avec son bétail. Oui, c'étaient des bons moments, la tête appuyée contre le flanc chaud de la bête alors que l'on traite. Pour le reste, il ne voudrait surtout pas le revivre. Trop dur. Trop d'heures, trop peu de gains, jamais de vacances. Et en plus ces difficultés de la vie où la famille ne l'a pas toujours soutenu ainsi qu'il aurait fallu dans cette double existence, métier et agriculture, qu'il a menée avec courage.

Je l'admire. On se parle appuyé sur les barrières de bois qu'il y a devant les maisons. Toujours en français, bien entendu. Ou dans son écurie où l'une de ses lapines vient de faire treize petits, tous vivants ! il me parle alors de cet élevage, tandis que l'an passé ses lapins avaient presque tous crevé d'une épidémie, ainsi qu'il en fut d'ailleurs dans toute la vallée, avec des éleveurs qui ont même renoncé à poursuivre. Pas lui, deux ou trois qui restent, mâle et femelles, et l'on repart à zéro.

Il est fier de ses portées. Il y a ici plein de cages. Moins de son écurie où tout est construit à la bergamasque, ficelles, fil de fer, tôles et clous tordus, avec en plus de la chaux badigeonnée partout, même sur l'ampoule. Bref, cette manière de ne rien avoir à cent pour cent en ordre, état qui par ailleurs lui paraîtrait parfaitement incongru.

C'est ici un monde que d'aucuns n'apprécieraient peut-être pas. Pour nous, il est le nôtre. Et quand le soir vous avez bien accompli votre journée, descendre du fumier sur un champ par exemple, et que vous contemplez ce paysage que vous avez largement étalé devant vous, , vous savez qu'ici vous avez la moitié de vous-même.

Un pays de montagne. Un pays où la vie était dure. Et dont sont partis en conséquence des milliers d'émigrés qui ont tout abandonné de leurs champs et de leurs maisons. Certains sont aujourd'hui parmi nous !



Cecco devant son écurie à lapin en avril 2024.



A la bergamasque ! Anciens clapiers pour les lapins aujourd'hui parqués à l'intérieur dans des cages dont les normes ne correspondraient à rien de ce qui est fixé légalement ! Ils sont pourtant en pleine peau et rupent toute la journée sans qu'il ne leur coûte rien !